

# LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Bachellet et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

## SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : L'ami d'Édouard (suite); Le sansonnet. — VARIÉTÉS : Palais de glace; Mauni; Michel-Ange et Urbino; Le roi Dagobert (fin).

## CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

### L'AMI D'ÉDOUARD.

Richard trouva le Chinois dans des transes mortelles. Yaw, prosterné devant une petite idole domestique, brûlait des morceaux de papier doré afin de se rendre la divinité favorable. Un homme aussi économe avait dû y regarder à deux fois avant d'offrir ce coûteux sacrifice, mais sans doute le danger lui semblait pressant.

A la vue de son maître, il se leva précipitamment, et, sans attendre qu'on l'interrogeât, il se répandit en protestations d'innocence accompagnées de gestes d'énergumène. Il parlait avec une volubilité extraordinaire, employant tour à tour la langue chinoise et toutes les autres langues dont il avait retenu des bribes.

« Pourquoi n'es-tu pas à ton travail? lui demanda Richard d'un ton sévère; que fais-tu là? Pourquoi as-tu peur, si tu es innocent? »

— Yaw a la conscience blanche comme une feuille de papier avant que le lettré ait écrit dessus avec son pinceau. Yaw était l'ami de Fumeur-d'Opium... les deux doigts de la main. Il rendra la boîte qui appartenait à Fumeur : il n'a jamais eu la pensée de se l'ap-

roprier; il voulait seulement la lui garder pour l'empêcher de devenir amokspower....

— Il ne s'agit pas de cela; je te demande ce que tu fais ici, pourquoi tu as l'air de te cacher, quand la mort de ce pauvre Malais met toute l'habitation en émoi?

— Oui! oui! il est mort! reprit Yaw avec un désespoir grotesque; j'ai perdu l'ami de mon cœur, la fleur de mon jardin; la lanterne de mon logis est éteinte. Yaw a peur des Malais qui veulent toujours planter leur criss dans la poitrine d'un Chinois. Pauvre Chinois! toujours persécuté parce que la misère l'a forcé de quitter le Céleste-Empire fleuri! »

Richard finit par s'impatienter de ce bavardage.

« Allons, dit-il, si tu peux te justifier, viens le faire en présence de tes camarades et en présence de la force armée, qui s'emparera de toi si tu es trouvé coupable. »

Yaw voulait résister, mais Palmer le saisit d'une main vigoureuse et l'entraîna dans la cour, où le meurtrier supposé fut accueilli par des cris d'indignation et de colère. Le Chinois, cependant, commençait à se défendre avec chaleur, quand tout à coup son regard devint fixe, sa voix expira sur ses lèvres; il venait de voir Tueur-d'Éléphants, l'ami particulier du défunt, accourir de toute sa vitesse. Légère, qui accompagnait son père, lui parlait à voix basse, et sans doute elle lui racontait l'événement tragique, car le Malais avait son air le plus menaçant.

Néanmoins il ne s'élança pas d'abord sur Yaw et se pencha sur le cadavre, comme s'il n'eût voulu s'en rap-



Yaw était prosterné devant une petite idole. (Page 297, col. 1.)



porter qu'à lui-même pour apprécier le cas. Bientôt, à la grande surprise des spectateurs, il se redressa et dit tranquillement :

« Ce n'est pas Yaw qui a tué Fumeur. »

Tout le monde se récria; le Malais poursuivit avec la fermeté d'un homme sûr de lui-même :

« Yaw est un misérable Chinois, sans force et sans courage; sa main n'aurait pu faire une pareille bles-sure. Voyez, un seul coup a été porté, et le crâne a été broyé comme le crâne du tigre!... C'est l'orang-outang qui a tué Fumeur-d'Opium. »

— L'orang! » répéta Édouard en jetant un regard d'épouvante vers les arbres du jardin.

Cette assertion paraissait certaine à tous ceux qui connaissaient la grande expérience du chasseur malais; mais Palmer, van Stetten et le sergent Muller, qui représentaient en ce moment l'autorité civile et militaire, demandèrent des explications. Alors Tueur-d'Éléphants, avec une espèce d'impatience brutale, exposa que la nuit précédente, à la suite de la scène que nous avons racontée, il avait transporté son compagnon jusqu'à la place où l'on avait trouvé le cadavre; que sans doute Fumeur, en se débattant contre l'ivresse, avait eu la force de se lever, et que l'orang-outang, attiré peut-être dans le voisinage de la fête par la lumière et la musique, lui avait porté cet effroyable coup, qu'aucun bras humain n'était capable de porter.

Ces explications rappelèrent à Richard le cri qu'il avait entendu en rentrant à l'habitation et l'individu gigantesque, armé d'un bâton, qu'il avait vu s'enfuir dans l'ombre.

« Tueur-d'Éléphants a raison, reprit-il; ce qu'il a deviné, je puis presque dire que je l'ai vu. »

Il raconta en peu de mots son aventure, et bientôt on n'eut plus aucun doute sur la manière dont était mort le pâtre de l'habitation.

Le pauvre Yaw, entièrement disculpé, extravaguait dans la joie comme il avait extravagué dans la douleur; c'étaient des contorsions de magot, des exclamations baroques, des prosopopées lunatiques, dont nous essayerions en vain de donner une idée. Enfin, il retourna en se dandinant à sa loge, et pour se remettre des émotions de cette cruelle matinée, il se prépara un des mets les plus délicieux de sa cuisine économique, des vers de terre au jus de cloportes.

Cependant la certitude que Fumeur-d'Opium avait été frappé mortellement au milieu du village donnait fort à penser aux habitants, car chacun pouvait à bon droit redouter pour soi-même un sort pareil. L'invisible ennemi allait sans doute faire de nouvelles victimes dans les avenues, dans les vergers, le jour comme la nuit, et il fallait aviser à délivrer promptement la colonie d'un semblable fléau.

« Moi plus oser sortir de la case pour aller aux champs, dit un des nègres trembleurs. »

— L'orang frappe comme la foudre, dit un des Chinois, et son bâton doit être aussi gros que le mât d'une jonque.

— Eh bien! il ne m'effraye pas, moi, dit Tueur-d'Éléphants, et je vengerai la mort de Fumeur.

— Je ne m'y oppose plus cette fois, Tueur-d'Éléphants, reprit Richard; je voulais d'abord épargner cet orang, à cause du service qu'il a rendu à mon fils; mais le dernier événement lève tous mes scrupules. Tu peux te mettre sur-le-champ à la recherche de ce

dangereux animal; et ceux de mes gens qui voudront t'accompagner sont libres de le faire; je fournirai des armes et des munitions. Moi-même, je prendrais part volontiers à cette chasse, si je n'avais pas annoncé au gouverneur que je lui ferais, aujourd'hui, une visite de cérémonie, pour laquelle il m'attend dans le fort, sa résidence officielle. »

Et il regarda sa jeune femme et sa sœur, qui, du haut de la verandah, semblaient l'attendre avec impatience.

Le docteur van Stetten n'entendait rien à cette conversation, qui avait lieu en malais, mais il fut mis au courant de la situation par Richard.

« A la bonne heure, Palmer, dit-il avec satisfaction; voilà une résolution qui peut tourner à l'avantage de la science. Pour moi, je donnerai dix belles pagodes d'or à celui qui m'apportera la peau de l'orang, et encore ferai-je là un excellent marché, car, de tous les animaux de la création, aucun n'est moins connu en Europe. »

— Je vais transmettre votre promesse à nos gens, mon cher van Stetten, dit Palmer, et certainement elle produira merveille. Mais, voyons, ne vaudrait-il pas mieux pour tout le monde d'essayer de prendre l'animal vivant?

— Vivant! répéta van Stetten, je donnerais un de mes yeux pour posséder un orang vivant; mais qui pourrait s'emparer de lui, quand il s'élance d'arbre en arbre avec tant d'agilité que l'on croirait qu'il a des ailes? D'ailleurs tous les hommes de la colonie ne suffiraient pas pour le contenir, et il briserait comme un fil toutes les cordes qui n'auraient pas la force d'un câble de navire. Allez, le mieux est d'en délivrer le pays comme on pourra, et de me mettre en mesure d'expédier sa peau au muséum de Leyde dans le plus bref délai. »

Les dix pagodes d'or promises par van Stetten à l'heureux vainqueur de l'orang excitèrent vivement l'avidité des assistants, et la chasse s'organisa séance tenante. Deux noirs de l'habitation, cinq ou six Malais, parmi lesquels se trouvait Boa, chasseur renommé, enfin plusieurs soldats hollandais de la garnison et le sergent Muller lui-même, s'offrirent pour battre sur-le-champ les environs sous la conduite de Tueur-d'Éléphants, que son expérience spéciale désignait comme le chef de la chasse; le docteur van Stetten se proposait d'accompagner l'expédition en qualité de simple curieux.

Ces dispositions prises, Richard ordonna aux Chinois de porter au cimetière de la colonie le corps de Fumeur-d'Opium, et il envoya chercher des armes et des munitions à l'habitation, qui en était bien fournie. Quand tout fut prêt, quelqu'un demanda d'un ton résolu :

« Eh bien! où est maintenant ce terrible singe? »

— Sur notre tête, peut-être, » répliqua Tueur-d'Éléphants en regardant les arbres à l'épais feuillage qui couvraient le groupe des chasseurs.

La panique faillit se mettre dans la bande, et plus d'un eut la velléité de s'enfuir; mais on se rassura en voyant le chef demeurer calme après un rapide examen.

« S'il n'est pas sur ceux-là, reprit Tueur-d'Éléphants, il doit être sur quelque autre grand arbre du voisinage, et nous allons les visiter tous les uns après les autres. Il a pour habitude de se coucher sur une grosse bran-



che pendant la chaleur du jour. Soyez donc attentifs, et au moindre mouvement dans le feuillage, tirez tous ensemble.... Il faut plus d'une balle pour tuer un orang.»

Palmer leur recommanda encore d'être prudents, de marcher serrés les uns contre les autres, et ils se mirent en mouvement, suivis de près par le bon docteur, qui n'avait d'autres armes que son immense parapluie ou parasol, car le riflard servait à deux fins. Quant à Richard, après avoir donné aux noirs qui restaient au logis l'ordre de préparer un palanquin pour transporter Elisabeth au fort, il se hâta de rentrer à l'habitation.

Édouard l'y avait précédé, et l'enfant n'était pas peu effrayé de la position dangereuse où se trouvait son ami l'orang-outang. Évidemment le singe, malgré sa force et son agilité prodigieuses, allait se trouver fort empêché. S'il n'avait pas songé à quitter son poste de l'ébénier, il était facile de l'entourer et de lui couper la retraite du côté des bois. Du reste, Édouard n'eut pas un instant la pensée de trahir la retraite de son libérateur : l'image sanglante du Malais lui inspirait autant de pitié que d'horreur, mais il se roidissait contre ses impressions et murmurait avec opiniâtreté :

« Fumeur était laid et méchant.... et puis « l'homme qui ne parle pas » a tué le tigre; je ne veux pas qu'on le tue. »

Ne pouvant résister à la tentation de savoir ce qu'était devenu l'orang, il se glissa dans le jardin et se mit en observation devant le grand ébénier. Une légère agitation du feuillage lui prouva que l'orang n'avait pas bougé. Bientôt même il le vit soulever la tête avec circonspection et tourner ses yeux perçants vers la bande des chasseurs. On eût dit qu'il avait conscience du danger, et il se mouvait avec des précautions extrêmes. Toutefois il n'avait pas l'air de se défier de l'enfant; il paraissait le considérer plutôt comme un allié, disposé à lui prêter secours au besoin, que comme un espion de ses ennemis.

Heureusement les chasseurs qui exploraient les arbres de la plaine avaient pris une direction opposée à celle du jardin. Ils faisaient grand bruit, tirant parfois des coups de fusil pour effrayer l'orang et l'obliger à sortir de sa retraite. Une foule de gens de la colonie, des enfants surtout, s'étaient joints à eux et poussaient des cris dans le même but. Néanmoins, il n'était pas probable que la bande tumultueuse eût la pensée de chercher l'ennemi si près des habitations; on le supposait plutôt réfugié sur la lisière de la forêt, et c'était de ce côté que se poursuivaient les investigations.

Une voix qui appelait Édouard de l'intérieur du logis vint arracher l'enfant à sa contemplation. Il fallait rentrer, et quoique le danger ne fût pas imminent pour son compagnon, Édouard ne put s'empêcher de dire naïvement à voix haute :

« Prends bien garde à toi, pauvre orang! »

L'orang montra encore sa tête intelligente entre le feuillage, comme s'il eût voulu le remercier de cet avis; puis Édouard, répondant à un nouvel appel, se mit à courir vers la maison.

Elisabeth et Mme Surrey l'attendaient avec impatience; son père et sa mère voulaient l'emmener au fort avec eux. Il allait monter en palanquin avec Elisabeth, déjà parée pour une visite de cérémonie, tandis que Richard irait à pied. Bientôt Édouard fut tout à la joie de s'admirer dans ses plus beaux vêtements, de se

promener en chaise à porteurs, de n'avoir pas à réciter une leçon qu'il n'avait pas apprise, et il oublia l'orang, la mort de Fumeur, et tous les événements de la matinée.

#### IX. Visite et retour.

Le fort du Nouveau-Drontheim était situé, comme nous l'avons dit, sur une sorte de promontoire assez élevé qui dominait la rade et la rivière. On y arrivait par un sentier roide et tortueux; et bien que, ce jour-là, le ciel fût couvert de nuages qui annonçaient un prochain changement de saison, le trajet devait sembler très-rude aux porteurs du palanquin. Mais Richard, qui marchait à pied près de la litière, leur donnait de temps en temps des encouragements, et l'on atteignit rapidement l'entrée principale du fort.

Cette entrée avait pour défense un fossé assez profond, sur lequel était jeté un pont-levis délabré. Habituellement, les habitants de la colonie pouvaient pénétrer sans difficulté dans l'enceinte; mais, ce jour-là, un soldat hollandais en grand uniforme montait la garde à l'extrémité du pont. Toutefois, cette sentinelle avait sans doute reçu des ordres spéciaux, car non-seulement elle n'arrêta pas les visiteurs, mais encore elle leur fit le salut militaire quand ils passèrent devant elle.

Le fort présentait lui-même un aspect un peu différent de nos fortifications européennes à la Vauban, d'ordinaires si plates et si nues. Il était protégé de tous côtés par une muraille en pierre sèche, dans laquelle on avait pratiqué une douzaine d'embrasures destinées à recevoir de grosses pièces d'artillerie. Les pièces étaient là, en effet, mais deux ou trois au plus semblaient être encore en état de faire feu; les autres, dont les affûts brisés ou pourris gisaient sur le sol, disparaissaient sous une triple couche d'herbes parasites. Quant à l'intérieur de l'enclos, on eût dit d'une petite forêt vierge. C'étaient de grands arbres reliés entre eux par des lianes inextricables, des massifs de feuillage qui laissaient à peine un passage étroit aux hommes de service.

Un navire venant du large eût pris ce bouquet de luxuriante verdure qui couronnait le promontoire pour le parc de quelque riche habitant du pays, et, en cas de combat, il n'eût su où diriger ses coups. Ce n'était pourtant pas cette considération qui avait décidé les créateurs de la forteresse à lui donner l'apparence d'un bocage; mais, sans cette précaution, le soleil eût été tout à fait insupportable sur ce rocher, et le factionnaire qui s'y serait exposé avec son incommode fourriment et son pesant fusil, n'eût pas manqué de tomber bientôt fondroyé par la chaleur.

Le feuillage cachait complètement les magasins du fort, le logement destiné au gouverneur en cas de siège, et la caserne de la garnison; aussi fallait-il connaître avec exactitude, pour trouver ces bâtiments, le labyrinthe de sentiers qui y conduisait. Cependant Palmer et les porteurs de palanquin ne s'y trompèrent pas; ils s'engagèrent sans hésiter dans une allée sinueuse, mieux battue que les autres, et après quelques minutes ils arrivèrent à un petit édifice en pierres, mais simplement couvert en feuilles de vacoi : c'était la demeure officielle du gouverneur.

Comme Mme Palmer et Édouard mettaient pied à terre sous la saillie de la verandah, Grudmann, qui les avait aperçus d'une fenêtre du rez-de-chaussée, accou-



rut pour offrir la main à Elisabeth. Le majestueux gouverneur, en raison de la chaleur, avait ôté son habit, sa perruque, et se trouvait dans un négligé fort peu imposant. Cependant il voulut remplir les devoirs de la plus minutieuse politesse envers les visiteurs, et, tout en les introduisant dans une pièce qui lui servait de cabinet de travail, il disait à Richard d'un ton de reproche :

« Sur ma foi, Palmer, c'est une trahison ! Vous m'aviez bien annoncé votre visite ; mais j'ignorais que l'aimable Mme Palmer me ferait elle-même l'honneur, le plaisir... et vous me prenez au dépourvu, comme vous voyez. »

Il offrit des sièges à ses hôtes. Édouard, qui n'aimait pas à passer inaperçu, le tira par sa manche en lui disant bonjour.

« Ah ! ah ! mon ami Édouard ! s'écria le bon gouverneur en riant, qu'il soit aussi le bienvenu.... Mais, quant à lui, je ne lui sais pas gré de sa visite : il irait volontiers au diable, pourvu qu'il y allât en palanquin. »

Et Grudmann se mit à rire bruyamment.

La conversation dura quelque temps sur un ton assez gai. Palmer abrégua sa visite, car le temps se brouillait, et il prévoyait un violent orage.

Empressé de partir, il prit donc bientôt congé du gouverneur, ainsi qu'Elisabeth ; et tous deux, emmenant Édouard, reprirent, le chemin de leur habitation.

Les nuages, qui s'étaient montrés depuis quelques jours dans le ciel habituellement si pur de Sumatra, couvraient maintenant le soleil d'un voile épais, et des masses de vapeurs, montant de la mer, assombrissaient de plus en plus l'atmosphère. Cependant la chaleur continuait d'être accablante ; un malaise inexprimable pesait sur tous les êtres animés ; la nature elle-même était comme malade, dans l'attente d'une de ces convulsions si effrayantes sous l'équateur. Une brise, brûlante comme les exhalaisons d'un four, ne soufflait que par bouffées ; et pourtant les feuilles des girofliers, des caféiers et des cannelliers s'agitaient sans cesse avec une sorte de frémissement, tandis que de grosses lames paresseuses venaient s'écraser à grand bruit sur la grève.

Les détails de ce tableau menaçant et grandiose devinrent plus apparents encore quand on quitta l'enceinte du fort et quand on atteignit le pont levis, d'où l'on

dominait la rade, la rivière et la vallée entière jusqu'à la forêt. En revanche, les avenues étaient désertes, les plantations abandonnées pour le moment ; l'activité s'était concentrée autour du navire de van Roer, la *Gertrude*, qui se préparait à repartir. Les hommes de l'équipage travaillaient demi-nus à terminer le chargement, aidés dans cette rude besogne par les noirs et les Malais ; mais tous, accablés par cette température exceptionnelle, se trouvaient obligés de se plonger de temps en temps dans la rivière, au risque des crocodiles, pour se rafraîchir et réparer leurs forces épuisées. Du reste, un silence funèbre semblait régner sur la terre et sur les eaux.

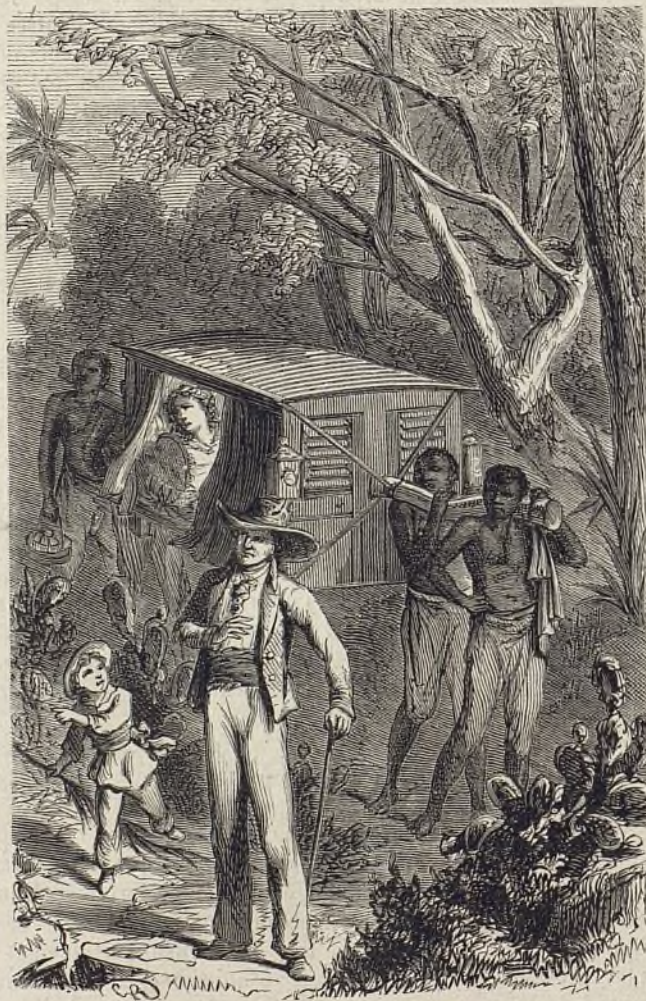
Elisabeth était remontée dans son palanquin, et essayait vainement de se donner un peu d'air respirable avec son grand éventail japonais. Quant à Édouard, on lui avait permis de marcher jusqu'à l'habitation, et il se tenait à côté de son père, regardant toutes choses avec cette curiosité enfantine que rien ne peut abattre.

Comme l'on descendait l'avenue tortueuse qui conduisait au village, le calme de la plaine fut troublé par un tumulte subit. On entendit d'abord plusieurs coups de fusil de gros calibre, puis des clameurs confuses. Ces bruits ne venaient pas du côté de la rivière, car les travailleurs de la *Gertrude* poursuivaient paisiblement leur besogne, mais de l'intérieur du village, et même, à ce qu'il semblait, de l'habitation Palmer.

Richard s'était arrêté brusquement et avait ordonné aux porteurs de s'arrêter aussi. Il pouvait y avoir danger à marcher en avant, et la

prudence conseillait d'attendre que l'on sût de quoi il s'agissait. Elisabeth se penchait avec inquiétude à la portière de son palanquin pour demander la cause de cette halte ; mais les explications ne furent pas nécessaires.

Tout à coup les cris et les explosions d'armes à feu recommencèrent de plus belle, et l'on vit à une certaine distance, au milieu des plantations, une foule bariolée d'hommes et d'enfants se disperser en tout sens, comme s'ils eussent été poursuivis. L'auteur de cette alerte était un être de taille gigantesque, dont les mouvements annonçaient une agilité merveilleuse. En un instant trois ou quatre personnes furent culbutées, et de ce nombre se trouvait un individu armé d'un volumineux parapluie. Après cet exploit, le vainqueur gagna un pal-



On descendait l'avenue tortueuse qui conduisait au village (P. 300, c. 42.)



mier voisin, en atteignit légèrement la cime, et s'élançant d'arbre en arbre, disparut bientôt dans le feuillage.

« C'est l'orang-outang, dit enfin Richard qui avait observé l'événement avec anxiété.

— Pauvre animal ! s'écria Édouard ; on l'a donc découvert ? »

Mais nul ne remarqua le regret évident du petit garçon.

« N'est-ce pas cet excellent docteur van Stetten, qui vient d'être renversé là-bas ? ajouta Richard : oui, mais heureusement le voici qui se relève, et les autres aussi se remettent sur pied.... allons ! ils en seront sans doute quittes pour la peur. L'orang n'avait pas de bâton, et c'est ce qui les a sauvés.



En un instant trois ou quatre personnes furent culbutées. (Page 300, col. 2.)

— Que Dieu soit loué ! soupira Élisabeth en retombant sur les coussins de sa chaise à porteurs, ces orangs sont de terribles bêtes !

— Père, dit Édouard, puisque ce pauvre orang n'a blessé personne, est-ce qu'on va le poursuivre encore, est-ce qu'on va le tuer ? Moi, je ne veux pas ; il m'a sauvé, il est mon ami.

— Il le faut pourtant, répliqua Palmer ; il importe à la sûreté du pays que nous nous débarrassions de lui au plus tôt... Avancez, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux porteurs de palanquin, il n'y a pas de danger.

— Édouard, prends la main de ton père, » dit Élisabeth avec vivacité.

On se remit en marche. Les cris et les explosions d'armes à feu continuaient, mais on ne les entendait plus que faiblement et d'une grande distance. Comme l'on arrivait au village, on rencontra van Stetten tout écloppé, la perruque de travers, les vêtements déchirés et souillés de poussière ; il regagnait piteusement et à petits pas sa demeure.

M. et Mme Palmer firent halte encore pour s'informer de ses nouvelles.

« Ah ! mes bons voisins, dit-il d'un ton tragi-comique, il m'en souviendra de ma rencontre avec ce maudit orang ! Ce n'est ni un homme, ni un animal, mais un diable déchainé, qui a des muscles d'acier et qui vole en l'air sans avoir d'ailes.... On l'a délogé du grand ébé-

nier qui se trouve près de votre jardin, et on l'a pourchassé d'arbre en arbre jusqu'à votre champ de poivre ; mais, au moment le plus inattendu, il est tombé comme la foudre au milieu de nous. Sans autres armes que ses longs bras et ses poignets vigoureux, il a renversé tout

ce qu'il a rencontré, et nous a échappé avec une telle prestesse que nul n'a pu comprendre comment la chose s'était passée.

— En définitive, reprit Palmer, personne n'a été blessé dans cette bagarre ?

— Tueur-d'Éléphants a eu quelques dents cassées en tombant, et son fusil a été rompu.... vous savez, cet ancien fusil à mèche... Tueur-d'Éléphants ne pardonnera jamais à l'orang ce mauvais coup-là.

— Bah ! je lui donnerai un autre fusil....

quant à ses dents, songez que les dents d'un Malais ne valent pas grand'chose.

— Un noir a eu, je crois, un bras démis, mais cela me regarde.

— Et vous-même, mon bon docteur, demanda Élisabeth, n'avez-vous pas été maltraité ?

— Ne m'en parlez pas, chère dame ; j'ai été jeté par terre aussi rudement que par l'aile d'un moulin.... Mon chapeau a été défoncé, mes lunettes ont été brisées ; si je n'ai pas été tué du coup, je le dois peut-être à mon parapluie, qui a empêché l'orang de frapper juste et qui a, de plus, amorti ma chute.... Aussi, voyez comme il est arrangé ! »

Et il essaya vainement d'ouvrir le piteux riflard, amas informe de bois brisé, de balles tordues, d'étoffe en lambeaux.

Richard et Élisabeth elle-même ne purent s'empêcher de sourire, pendant qu'Édouard disait tout bas avec une joie naïve :

« Ah ! ah ! il s'est joliment défendu, mon ami l'homme des bois ! »

Personne n'entendit ces pa-

roles. L'enfant dit ensuite à van Stetten :

« Monsieur le docteur, est-ce qu'il est blessé, l'orang ?

— Non, mon enfant ; les balles glissent sur sa peau comme s'il était protégé par un charme. En



Il essaya vainement d'ouvrir le piteux riflard. (Page 301, col. 2.)



réalité, ses mouvements sont si brusques et si rapides, que nos meilleurs tireurs ne peuvent l'ajuster. »

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

### LE SANSONNET.

Un groupe d'une vingtaine de personnes au moins s'était formé autour de Lisa.

« Vous venez de faire une belle charité, mes petits messieurs, dit une femme; outre que la mère de la petite est malade depuis longtemps, son frère, qui est apprenti couvreur, s'est cassé la jambe la semaine dernière en tombant d'une échelle. Ces pauvres gens sont bien à plaindre. »

D'autres personnes encore firent entendre de flatteuses paroles. Les petits messagers de Mme de Guichan, heureux d'avoir pu consoler la petite fille, s'empressèrent modestement de s'éloigner, et bientôt enfin ils arrivèrent chez le notaire.

Ils remirent leur lettre, et, pendant que le notaire en prenait connaissance et y répondait, ils allèrent se promener dans le jardin, où on leur apporta des biscuits et des pommes. Au bout d'une demi-heure, le notaire vint leur remettre la réponse; il alla ensuite replacer lui-même Berthe sur son âne; Raoul devait aller à pied jusqu'à la sortie du bourg.

En passant devant la maison au sansonnet, ils virent l'homme auquel ils avaient parlé venir vers eux, tenant par la main la petite Lisa.

« Je vous remercie beaucoup, messieurs et mademoiselle, dit-il en ôtant son bonnet, de ce que vous avez bien voulu donner à la petite. C'est bien de la bonté de votre part.

— Nous souhaitons, répondit Alfred, que votre femme et votre fils soient bientôt guéris.

— Nous avons eu bien du malheur, » reprit l'homme d'un air triste et résigné qui toucha les enfants.

Ils poursuivirent leur chemin tout attristés eux-mêmes; mais la pensée du peu de bien qu'ils venaient de faire, le soleil si brillant, le ciel bleu, la verdure si fraîche des champs, les oiseaux qui voltigeaient et gazouillaient si galement, rappelèrent par degrés la joie dans leurs âmes. La promenade fut tout aussi agréable au retour qu'à l'aller, et ils rentrèrent au château sans le moindre accident.

On raconta en détail à Mme de Guichan tout ce qui était arrivé.

« J'aurais bien voulu donner aussi quelque chose à la petite fille, dit Berthe, mais je n'avais pas pris mon porte-monnaie.

— Eh bien! répliqua sa grand'mère, il te sera très-facile d'envoyer quelque chose, si tu le désires; Catherine, en allant au marché après-demain, s'en chargera.

— Ah! oui, grand'mère; combien donnerai-je?

— Tu pourrais donner deux francs comme Alfred, et Raoul ajouterait à ce qu'il a donné pour compléter pareille somme, s'il le voulait, bien entendu.

— Certainement, je le veux, grand'mère, s'écria Raoul. J'aurais donné davantage si j'avais eu plus d'argent dans mon porte-monnaie.

— Et moi, reprit la grand'mère, je donnerai aussi de

mon côté, et ces pauvres gens seront un peu moins malheureux. »

Cet arrangement plut beaucoup aux enfants et augmenta la satisfaction d'eux-mêmes qui leur faisait éprouver une si douce joie. Le sansonnet à son tour ne leur sortait pas de la tête; Raoul ne cessait de répéter tout ce qu'il lui avait entendu dire, et il se promettait bien de tâcher d'en avoir un pareil.

Le surlendemain, Catherine fut chargée du message qui vient d'être indiqué. A son retour, elle fit un triste tableau de l'état de la pauvre famille.

« On a craint d'abord, ajouta-t-elle, d'être obligé de couper la jambe à ce petit malheureux, mais on espère maintenant qu'il pourra la conserver. Ils paraissent être de bien braves gens; ils ont été fort reconnaissants, et ne savaient comment me remercier. »

Ce jour-là, dans l'après-midi, on vit arriver au château un homme accompagné d'une petite fille et portant une grande cage d'osier. Il est inutile de dire qui étaient cet homme et cette petite fille et ce que contenait la cage: c'est facile à deviner. Le pauvre blessé avait fait par reconnaissance le sacrifice de son cher oiseau, et son père l'apportait aux petits messieurs et à la petite demoiselle.

Les trois enfants entourèrent l'homme et la cage; ils ne se possédaient pas de joie.

« Quel bonheur! quel bonheur! » s'écriait Raoul en frappant des mains.

Et il se mit immédiatement à répéter :

« Paul, bonjour, Paul. Salut, messieurs. »

Mais le sansonnet paraissait tout désorienté, tout triste; il n'articula pas une syllabe.

« Certes, dit Mme de Guichan qui s'était approchée, voilà un garçon bien véritablement reconnaissant; car ce doit être pour lui un réel sacrifice que de se séparer d'un si bel oiseau. »

Les enfants cessèrent à l'instant même les manifestations de leur joie.

« C'est bien vrai, dit Alfred.

— Dans l'état de souffrance où il est, cloué sur un lit de douleur, quel autre plaisir que son cher sansonnet pourrait-il avoir? » reprit la grand'mère.

Raoul et Berthe, qui s'étaient mis à genoux devant la cage, poussèrent de gros soupirs; puis, après quelques instants de silence, Raoul se leva et alla parler tout bas à sa grand'mère.

« Je donnerai encore trois francs à la petite fille, lui dit-il.

— Oui, répondit-elle à demi-voix; mais pas aujourd'hui, un autre jour, si tu ne trouves rien de mieux à faire.

— Nous renverrons le sansonnet au garçon, s'écria tout à coup Raoul.

— A la bonne heure, dit Mme de Guichan; mais, pour cela, il faut qu'Alfred et Berthe y consentent, puisque l'oiseau est offert à tous trois.

— J'allais faire la même proposition que Raoul, dit Alfred.

— Moi, dit Berthe, j'aime mieux que le pauvre garçon garde son oiseau.

— C'est de bon cœur, se hâta de dire l'homme, que mon garçon vous le donnait.

— Nous n'en doutons pas, reprit Mme de Guichan, et vous voyez que c'est de bon cœur aussi que les enfants y renoncent. Ils sentent que le don que votre fils



veut leur faire à infiniment plus de prix que le peu qu'ils ont eu le plaisir de faire pour lui. Reportez-lui le sansonnet de la part de mes petits-enfants et de mon petit-neveu, et dites-lui bien qu'ils lui sont très-reconnaissants à leur tour. »

L'homme était fort aise évidemment et la petite Lisa plus encore. Elle aurait volontiers sauté de joie, si elle l'avait osé. Mme de Guichan les invita à aller se reposer à la cuisine, et elle fit dire à Catherine de leur donner un bon goûter.

Vers le soir, les enfants aperçurent le garde qui traversait la cour; ils coururent vers lui, lui firent mille questions sur les sansonnets, et le prièrent de leur en apporter un.

« Ce sera bien facile, répondit Fontaine, ainsi se nommait le garde; je sais trois nids de sansonnets, et dans une quinzaine de jours au plus tard je vous en apporterai un : le plus beau des trois nichées. »

Raoul profita de l'occasion pour rappeler à Fontaine qu'il lui avait promis un renard.

« J'ai justement découvert avant-hier un terrier, monsieur Raoul, reprit Fontaine, mais les petits sont encore trop jeunes pour être séparés de leur mère. Ce sera pour la fin de mai.

— Quel bonheur! répétait Raoul, nous aurons un sansonnet et le pauvre Paul gardera le sien. Et j'aurai aussi un petit renard.

— L'homme rentre chez lui en ce moment, je pense, dit Alfred; comme ce pauvre garçon doit être content de revoir son sansonnet!

— Il en pleurera de joie, je suis sûre, dit Berthe.

— Notre sansonnet, reprit Raoul, ne parlera pas dès le premier jour; il faudra lui apprendre à parler.

— Nous aurons le plaisir de l'élever nous-mêmes, et nous lui apprendrons à dire ce qui nous plaira, ce que nous aimerons le mieux. J'ai entendu un ami de papa, qui a beaucoup d'oiseaux, dire que le sansonnet parle mieux que le perroquet, qu'il apprend à siffler de très-jolis airs, qu'il s'apprivoise très-bien, et qu'il aime beaucoup les personnes qui le soignent et le caressent.

— Oh! nous le soignerons, nous lui apprendrons à dire : Bonjour, grand'mère; salut, grand'mère, et nous le caresserons bien et il nous aimera beaucoup. »

MLLE G. DES LONGCHAMPS.

## VARIÉTÉS.

### PALAIS DE GLACE.

La glace, dans le nord de l'Europe, acquiert quelquefois une solidité qui la met en état de résister aux efforts violents que l'on fait pour détruire son aggrégation. Voici ce que l'on rapporte à ce sujet.

Pendant l'hiver de 1740, on construisit à Pétersbourg, suivant les règles de la plus élégante architecture, un palais de glace de cinquante-deux pieds et demi de longueur, sur seize pieds et demi de largeur et vingt pieds de hauteur, sans que le poids des parties supérieures et du comble, qui était aussi de glace, parût endommager le moins du monde le pied de l'édifice. La Néva, rivière voisine, où la glace avait environ

deux ou trois pieds d'épaisseur, en avait fourni les matériaux. Pour augmenter la merveille, on plaça au devant du bâtiment six canons de glace, avec leurs affûts de la même matière, et deux mortiers à bombe dans la même proportion que ceux de fonte. Ces pièces étaient du calibre de celles qui portent ordinairement trois livres de poudre; on ne leur en donna cependant qu'un quart, et on les tira : le boulet d'une de ces pièces perça, à soixante pas, une planche de deux pouces d'épaisseur. Le canon, dont l'épaisseur était tout au plus de quatre pouces, n'éclata point par cette explosion.

P.

### MAUNI.

François de Mauni ayant été appelé dans le cabinet de Louis XIII, tandis que ce prince donnait audience au cardinal de Richelieu, répondit aux questions du roi en bégayant. Le roi, qui bégayait aussi, crut que Mauni le contrefaisait. Appelant ses gardes, il allait le faire jeter honteusement à la porte. Heureusement le cardinal apaisa le roi et lui dit :

« Votre Majesté ne sait donc pas que Mauni est né bègue? De grâce, ne lui faites pas un crime de ce défaut, dont il n'est même pas responsable à Dieu! »

Louis XIII, honteux de sa promptitude, embrassa Mauni, et l'aima toujours depuis. Si le cardinal ne se fût pas trouvé présent, l'infortuné, qui ne pouvait se servir de sa langue pour s'excuser, allait être victime d'un emportement aveugle, qu'un peu de réflexion et de retenue aurait facilement prévenu.

### MICHEL-ANGE ET URBINO.

Michel-Ange, plus qu'octogénaire, soigna nuit et jour son fidèle serviteur Urbino, attaqué d'une maladie mortelle. Voici en quels termes il écrit à un de ses amis, au sujet de cette perte :

« Mon ami, je ne puis qu'écrire mal; cependant, je dirai quelque chose en réponse à votre lettre.... Vous savez comment Urbino est mort; ce qui a été pour moi une très-grande grâce de Dieu, et en même temps une grave perte et une douleur infinie. La grâce a été que, après m'avoir pendant sa vie, par ses soins, conservé vivant, il m'a, en mourant, enseigné à bien mourir. Je l'ai gardé vingt-six ans, et l'ai toujours trouvé rare et fidèle; maintenant que je l'avais mis au-dessus du besoin, et que je m'attendais à l'avoir pour bâton et repos de ma vieillesse, il m'est enlevé, et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir en paradis. Dieu nous a donné un signe de cela par la très-heureuse mort qu'il a faite, car il regrettait bien moins de mourir que de me laisser dans ce monde perfide au milieu de tant de peines, bien que la plus grande partie de moi-même s'en soit allée avec lui. Il ne me reste plus qu'une douleur infinie, et je me recommande à vous. »

Une telle lettre, qui témoigne à la fois de la piété et de la sensibilité de Michel-Ange, est un des traits les plus touchants, les plus caractéristiques de l'histoire de ce héros de l'art.

Un de nos plus célèbres peintres vivants a représenté, dans un tableau fort remarquable, Michel-Ange donnant ses soins à son fidèle serviteur. T. H. B.



## LE ROI DAGOBERT, (FIN).



Le bon roi Dagobert  
Voulait s'embarquer sur la mer;  
Le grand saint Eloi  
Lui dit : « O mon roi !  
Votre Majesté  
Se fera noyer.  
— C'est vrai, lui dit le roi;  
On pourra crier : Le roi boit ! »

Le bon roi Dagobert  
Mangeait en glouton du dessert;  
Le grand saint Eloi  
Lui dit : « O mon roi !  
Vous êtes gourmand;  
Ne mangez pas tant.  
— Bah! bah! lui dit le roi,  
Je ne le suis pas tant que toi. »

Le bon roi Dagobert,  
Ayant bu, allait de travers;  
Le grand saint Eloi  
Lui dit : « O mon roi !  
Votre Majesté  
Va tout de côté.  
— Eh bien, lui dit le roi,  
Quand t'es gris marches-tu plus  
[droit?] »



Quand Dagobert mourut,  
Le diable aussitôt accourut;  
Le grand saint Eloi  
Lui dit : « O mon roi !  
Satan va passer;  
Faut vous confesser.  
— Hélas! dit le bon roi,  
Ne pourrais-tu mourir pour moi? »